

le plus gentiment qu'elle put ; car je présage qu'une telle famille aurait quelque regret de vous voir vous mésallier. . .

—Ça m'est égal, fit le jeune homme, en interrompant à son tour, avec une spontanéité très ferme et résolue.

—Pas à moi, mon pauvre monsieur. Et si honorable, si flatteuse que soit votre proposition je ne puis honnêtement l'accepter.

Un peu pâle, le grand garçon se leva et saluant pour se retirer.

—Soit, fit-il d'une voix voilée par une intime affliction. Je vous prie de me pardonner, mademoiselle.

—Non, s'écria Georgette légèrement troublée, ne nous quittons pas là-dessus. Asseyez-vous. Je ne veux pas mal répondre à vos procédés. Je ne veux pas vous laisser un mauvais souvenir de moi.

—Ah ! reprit doucement David, cela ne vous serait pas possible. Je répète que la vie que je vous dois n'aura pour moi de prix qu'à la condition de vous être consacré. Il ne se peut que ce soit par un légitime mariage ? Je ne me permets pas d'insister, mais je me tiendrai à distance, mademoiselle, loin, dans votre ombre, afin de ne pas vous importuner. Soyez sans crainte à ce sujet ; vous ne vous en apercevrez pas, et, seul, mon respect montera jusqu'à vous, comme un parfum d'encens monte vers le ciel.

—Ce n'est plus assez, maintenant, répliqua nettement Georgette en lui présentant ses deux petites mains. Voulez-vous mon amitié ? Qui ? Eh bien ! au lieu de vous dissimuler " dans mon ombre ", comme vous dites, venez nous voir. . . de temps en temps, et. . . vous me ferez plaisir.

De nouveau le jeune homme se leva, et s'inclinant comme la première fois :

—Merci, mademoiselle, dit-il en rougissant beaucoup.

—Aimez-vous la musique, monsieur ?

—Il n'est guère d'instruments dont je n'ai appris à jouer, répondit-il bravement.

—Quoi ! le piano, le violon, la trombone ? . . .

—Jusqu'à l'accordéon, mademoiselle.

—En ce cas, nous essayerons de marier, au moins. . . nos talents, à nos moments de loisir, si le cœur vous en dit.

Les trois visiteurs partis, Georgette les suivit un instant du regard ; puis comme se parlant à elle-même :

—Singulier individu ! murmura-t-elle.

IV

Sans s'en douter, elle lui manquait de respect.

Si long qu'il fût, ce jeune homme était prince.

Et pas un de ces princes de pacotille, façon de rastaquouère, dont il est prudent de surveiller les mains, si l'on joue aux cartes avec eux.

Un prince pour de bon, héritier présomptif d'un trône !

Excusez du peu !

A vrai dire, ce trône n'était pas à côté d'ici ; tout là-bas, au contraire.

Un petit trône d'un rendement moyen, mais pas moins le trône d'un État, peuplé de gaillards que, durant longtemps, il n'avait pas été commode d'amener à se tenir un peu tranquilles.

Très braves, chevaleresques et belliqueux, ne sortant guère de chez eux, fût-ce pour aller aux provisions, à la boutique d'en face, sans avoir un fusil en bandoulière, ils se faisaient autrefois un malin plaisir d'envahir les principautés d'alentour pour y *chaperder* tout leur saoul.

Mais peu à peu, l'instruction, le chemin de fer, l'électricité, en un mot le progrès, adoucissait leurs mœurs, et ils ne se battaient plus qu'entre eux.

Pas pour renverser le gouvernement, par exemple, — j'entends : la dynastie, — oh ! non. . .

Leur roi, brave homme, du reste, était mis en dehors de l'affaire.

—Ne faites pas attention, sire, lui disaient-ils, nous nous arrangerons en famille. Et si vous ne favorisez les uns ni les autres, vous allez voir la belle râlée que vont recevoir nos camarades.

Qui la recevait ?

Tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là ; parfois les deux ; car les gendarmes, jaloux de rétablir la paix et le bon ordre, tapaient dans le tas, avec une parfaite impartialité.

Si bien, qu'après quelques jours de chambardement héroïque, où tout était sens devant dimanche, une fois les morts enterrés, les blessés amputés, les balafrés pansés, le train-train reprenait comme si de rien n'était ; quitte à ce que la fête recommençât, pour un oui, pour un nom, à la très prochaine occasion.

Un pli à prendre.

Le monarque n'y avait pas manqué, appliqué, qu'il était, avec la reine, à préparer leur fils unique : Davidowitch, à la science du gouvernement.

S'appliquer n'était pas de trop.

En dépit de ses vingt-quatre ans, le prince s'y montrait plutôt réfractaire.

Des arts d'agrément tant qu'on voulait !

Mais les nobles exercices de l'équitation, de l'escrime, de la chasse, etc., serviteur !

Et ce qui constitue le métier de " pasteur des peuples " lui causait un ennui insurmontable.

Sédentaire, casanier, il était charmant dans l'intérieur royal : doux, empressé, d'humeur affable.

Plus ça du tout, dès que rien d'officiel se mêlait aux relations.

Muet alors, se bornant à regarder et à écouter, sans intérêt et sans profit.

Avec ses grands yeux naïfs et étonnés, on eût dit " Pierrot " égaré dans une cour princière.

Le roi son père, doué de sens commun, il y en a ! s'inquiéta finalement de le voir à ce point, *funfun*, godiche ; un peu trop " gobe-la-lune. "

Un chagrin de famille l'y incitait secrètement.

Son frère puiné, le prince Georgewitch, faute de rien connaître de la vie, ne s'était-il pas laissé enjôler par le premier minois, qui avait montré quelque complaisance à lui dévoiler nombre d'horizons, non encore entrevus, par ce royal innocent !

Pincé à fond, Son Altesse Georgewitch.

Il avait renoncé à ses titres et pensions, comme à ses droits éventuels à la couronne, pour épouser morganatiquement. . . qui ? Une danseuse du Grand-Théâtre de Vienne.

Et qu'était-il devenu ? On ne savait !